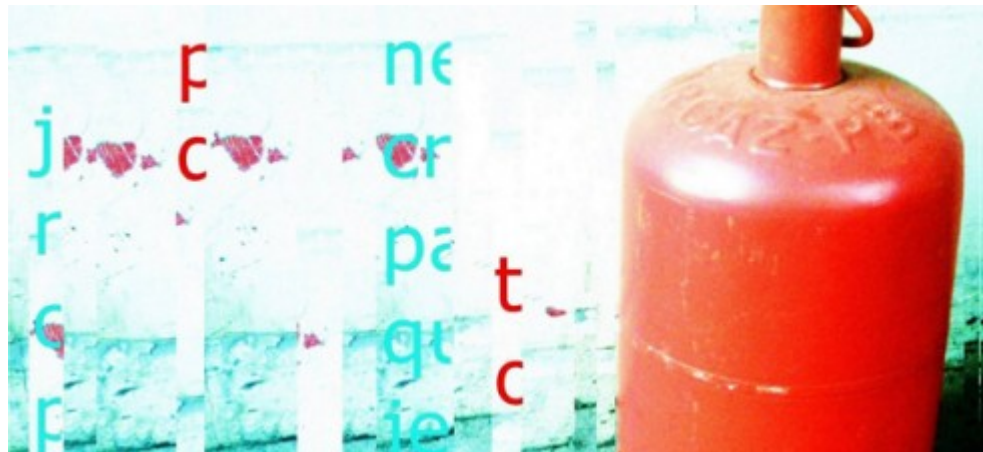


Critique de *Je ne crois pas que je t'ai oublié* par Not for tourists

Par Laure Dasinieres

Publié le : 13 février 2011



Je suis allée à La Loge jeudi, on est dimanche, entre temps je me suis tortillé l'esprit pour savoir comment j'allais tourner la chronique de cette pièce déroutante et pourtant réjouissante, parce que vivifiante et audacieuse. Ce n'est pas que « *Je crois que je ne t'ai pas oublié* » soit difficile, obscure ou intello-chiante. Loin de là. Simple-

ment, elle surprend, sort des cadres, joue sur un original système de narration. Complexe, alors, et inédite, cette pièce explore, expérimente en même temps qu'elle se déploie et rend l'exercice de la chronique quelque peu ardu. J'essaie tout de même.

Elle est seule en scène. Elle est comédienne. Elle cherche comment interpréter en même temps qu'elle se cherche. Enfin, non, ils sont trois, mais elle est un personnage à part entière, les deux autres (Marion Romagnan et Kévin Déz) sont comme des accessoires humains. Ils font seulement partie de l'espace de la représentation. D'ailleurs, ils n'échangent pas avec elle, pas comme dans des rapports humains quotidiens. Juste des interactions théâtrales. Ils évoluent en parallèle. Sont là comme acteurs, en tant que tels.

Elle, elle est incarnée par Elisa Pietrini qui prend en charge la totalité d'un monologue fait de fragments. Fragments de textes de théâtre contemporain – textes épars de l'auteur, Matthias Claeys et fragments de réflexions de cette jeune femme qui essaie de trouver des repères dans une vie mal foutue, sur laquelle elle ne semble pas avoir de prise. Alors, elle use de ces textes qui ne sont pas d'elle, passer d'un personnage fictif à un autre, pour dire le malaise qui la submerge.

On devine le talent de l'auteur-metteur en scène dans sa manière de nous faire subtilement comprendre qu'il explore sans cesse un intelligent procédé de mise en abyme (du théâtre dans le théâtre en somme) et ce dès le début. De fait, on est certes un peu déboussolés, mais on parvient sans trop de difficulté à entrer dans la pièce.

Si « *je ne crois pas que je t'ai oublié* » fonctionne comme une expérience sur le « dire », sur l'expression de soi (à travers la parole de l'autre), il est aussi une paradoxale charge amoureuse envers le théâtre contemporain, qu'il s'agisse de l'écriture ou de la direction d'acteurs. Ces textes sans virgules (des casse-têtes pour les acteurs), des gestes et des accoutrements improbables au sens parfois capillotracté – parades vêtus de sacs poubelle ou dorlotage de poulet rôti. C'est là un fin exercice d'autodérision. Et l'on rit beaucoup, aussi, car on comprend ici qu'on a le droit de le faire sans offenser l'auteur, sans se moquer, juste parce qu'hors contexte, tous ces gimmicks d'un théâtre actuel qui ne cesse d'inventer de nouveaux cadres deviennent incontestablement drôles.

Ainsi, « *Je crois que je ne t'ai pas oublié* » est une pièce décalée, revigorante et franchement maline. On lui souhaite une reprise prochaine.